Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 2 (1902-1903)
Heft: 21

Artikel: Le poème symphonique et la pantomime
Autor: Bloch, Ernest
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1029866

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

que, oublient que leur art n'est pas un métier, mais qu'ils ont de grandes missions de vulgarisateurs à remplir. Ce sont eux qui aristocratisent leur art en le rendant possible au seul public payant et, relativement aux ressources financières du peuple, *au public payant cher*. C'est un côté, et non le plus excusable, de l'affreux égoïsme utilitaire qui a tout envahi et qui contribue largement à la haine des classes, haine qui au lieu de s'éteindre graduellement, va s'accentuant dans des proportions véritablement inquiétantes.

Les artistes sont donc grandement coupables aussi.

D'autre part, il faut le reconnaître, il est autrement facile de goûter les chefs-d'œuvre de la littérature, de la peinture, de la sculpture et de l'architecture, que ceux de la musique. Et c'est là un vrai malheur, car la musique est pourtant l'art le plus proche du peuple, celui pour lequel il n'a besoin d'autre éducation ou instruction que le désir d'oublier momentanément son dur labeur et de rêver un peu....

Il est déplorable, cela est vrai, que pour entendre une symphonie de Beethoven, il faille au bas mot mobiliser quarante musiciens et que la joie et les émotions qui en résultent soient de si courte durée, mais si la musique n'était pas ainsi elle serait divine, car elle serait parfaite, réunissant les qualités de tous les autres arts. Ces difficultés de réalisation sont-elles plausibles quand on s'en sert comme d'excuses pour priver la plus grande partie du genre humain de jouissances ineffaçables ? Nous ne le croyons pas et nous estimons que le moment est venu d'aborder franchement ce problème complexe, en Suisse où la masse du peuple demande qu'on lui donne enfin de la vraie musique, de celle qui a été conçue par les grands maîtres, et non pas de certaines transcriptions pour musiques d'harmonie ou fanfares, qui même bien exécutées ne sont pas ce qu'ils ont pensé, la substitution d'instruments à vent aux cordes nous produisant un effet analogue à celui d'un tableau réalisé avec des couleurs différentes de celles imaginées par l'auteur.

Nous savons que le parti socialiste genevois, ainsi que la majorité des autres partis, pensent à la vulgarisation de la musique sérieuse et nous espérons que nos lecteurs voudront nous aider dans la réalisation pratique de nos idées en nous donnant par lettre leurs impressions ; nous serons heureux de faire connaître celles qui nous paraissent le plus susceptibles de nous approcher du but que nous nous proposons d'atteindre.

(A suivre.) HENRI MARTEAU.

Le poème symphonique et la pantomime.

Il est intéressant de constater l'évolution qu'a faite la musique au point de vue expressif depuis Haydn jusqu'à nous. Alors qu'au XVIIIe siècle son but était uniquement de charmer par d'agréables combinaisons de sons, par des formes irréprochablement pures, elle s'évertue de nos jours à une tâche plus haute et plus profonde : elle prétend être descriptive, voire même philosophique.

Il était donné à Beethoven d'élargir dans notre art le fond aussi bien que la forme ; chacune de ses symphonies possède une physionomie spéciale, tandis que celles de Haydn ou de Mozart sont souvent de caractère pareil. C'est que Beethoven s'attache avant tout à l'analyse du cœur humain, si varié, si infini dans ses manifestations ; il sacrifie les conventions et les préjugés à la vérité de l'expression, il ne craint pas de transgresser les règles établies et d'employer les plus terribles dissonances (IXe symphonie), lorsque la situation l'exige. Grâce à lui, la musique est devenue l'interprète subtil de tous nos sentiments, de nos joies, de nos souffrances, de nos enthousiasmes et de nos

découragements, et par cette prodigieuse impulsion qui en fit l'un des plus merveilleux moyens d'expression qui soit, Beethoven peut être considéré comme le véritable créateur du poème instrumental.

Berlioz continua cette voie dans son romantisme échevelé; lui aussi peut revendiquer la gloire d'avoir dépeint de nouveaux états d'âme, et malgré les imperfections techniques de son œuvre, la pensée intérieure si personnelle, si originale, si puissante, sort triomphalement. Mais ce fut à Liszt qu'était dévolue la tâche de transformer ce genre, en brisant l'ancien moule des formes. Il comprit que ces formes bien que très légitimes et d'une admirable logique, mais malgré tout conventionnelles, ne pouvaient plus s'adapter à nos idées, et surtout qu'on ne pouvait concilier un plan immuable à des sujets différents; et désormais la forme jaillira de la pensée intime de l'œuvre et la suivra pas à pas. C'est ainsi que nous sommes arrivés au poème symphonique actuel, si discuté, si encensé, si dénigré, dont R. Strauss est le plus glorieux représentant.

Mais, quelque bienfaisante que semble cette évolution, elle n'est pas sans présenter quelques dangers, dont le plus grave est l'exagération de son principe. La musique peut-elle *à elle seule* exprimer des choses concrètes? Je ne le crois pas.

Dans *Till Eulenspiegel*, *Don Quichotte*, *La vie d'un héros*, le titre évoque suffisamment d'idées pour que nous puissions nous passer de commentaire; on éprouve néanmoins dans quelques épisodes réalistes, le besoin d'un adjuvant qui renforce et précise le sens littéraire, tout en laissant libre cours à l'imagination. Cet adjuvant pourrait être fourni par un mode d'expression qui complète à merveille le genre dont nous nous occupons : c'est la pantomime.

En comparant ces deux formes idéalistes de l'art, on est frappé des analogies qu'il y a entre elles. Lorsque à Rome, l'immensité du théâtre ayant mis les spectateurs dans l'impossibilité de comprendre les paroles, elles furent supprimées, on les remplaça par un *livret*.

En France, au XIIe siècle, dans les ballets mythologiques, les rôles étaient désignés par des costumes de convention, qui représentaient le Vent, l'Hiver,... le Mensonge, la Musique, le Monde.... etc.

N'y a-t-il pas là une ressemblance frappante avec nos formules musicales symbolisant telle ou telle idée?

Et ce vague, ce flou, cette imprécision de la pensée qui font la puissance expressive de la musique, en laissant voguer l'âme dans l'infini, n'est-ce pas aussi la force de la pantomime? Par cela même elle me paraît plus apte que la parole à rendre certaines situations dramatiques *intérieures*, telles que le monologue, par exemple, souvent si ridicule au théâtre. Car si nous n'exprimons pas toujours nos passions et nos sentiments par le langage, il est rare que nos gestes ou nos attitudes ne les décèlent; et ceux qui ont vu jouer Séverin, savent combien un froncement de sourcil, un coup d'œil, une mimique expressive de cet acteur génial nous font pénétrer le fond même de sa pensée, surtout lorsque la musique et le leit-motif, d'une si grande puissance rétrospective, viennent la compléter.

On conçoit quel immense parti l'on pourrait tirer de l'union de ces deux modes d'expression; l'un devenant en quelque sorte l'illustration de l'autre; ce qui nous choque au concert serait alors parfaitement légitime à la scène.

Il est certes des sujets impropres à être ainsi rendus, et dans lesquels la parole est indispensable. Le tout sera de savoir choisir et surtout de se débarrasser des conventions stupides. Dans une pièce récemment entendue, où il était question de guillotine, chaque fois que cette pensée était en jeu, l'acteur dessinait dans l'air la forme de l'échafaud, prenait la position du condamné et d'un revers de main, simulant le couperet, se tranchait la tête; cela revint quatre ou cinq fois; je suis persuadé qu'un leit-motif expressif aurait pu nous épargner ces grotesques et inutiles simagrées. Je ne vois pas non plus pourquoi l'on tiendrait à conserver le type de Pierrot, immortalisé par G. Deburau; ce n'est point une raison, parce que son génie en fit une création forte et originale de s'immobiliser sur place; à d'autres, maintenant! il faut chercher, chercher toujours!

Quelques récents essais (1) ont prouvé que tout un avenir s'ouvre devant la pantomime et qu'on peut énormément attendre de son union avec la musique; espérons qu'on persévérera et qu'on fera de sérieuses études sur cette remarquable manifestation de la pensée; et lorsqu'une base solide aura été établie et qu'on aura trouvé de bons sujets, nous aurons là un art nouveau, très esthétique, infiniment idéaliste, et qui peut-être sera la vraie solution de ce genre hybride qu'est le poème symphonique.

ERNEST BLOCH

UN HOMMAGE A WEHRSTEDT

Ainsi que nous l'avons dit dans un précédent numéro, ce fut le 13 avril 1867, que la *Société de Chant sacré* fêta le 40me anniversaire de sa fondation. A cette occasion, le président d'alors, M. le pasteur *Félix Bungener* avait écrit les vers suivants adaptés à une composition chorale antérieure de Wehrstedt :

La voici joyeuse,
Joyeuse et grave à la fois,
La journée heureuse
Unissant nos cœurs, nos voix.
Nous te la donnons, vieux maître,
Nous te la donnons,
Fiers, heureux de reconnaître
Ton amour, tes soins, ton cœur, ô maître,
Tes nobles dons!
La voici la fête,
La fête de nos quarante ans.
Sois à notre tête
Longtemps, encor longtemps.
Mais l'ange de l'harmonie,
L'ange à la Lyre d'or,
Comme un bienfaisant génie
Verse encore sur toi, verse en ta vie
Tout son trésor.
La voici la gloire
Que nous te pouvons offrir
Dans notre mémoire.
Mais que Dieu, qui seul dispense
La gloire à toujours,
Dans ton cœur plein d'espérance
Verse encor la paix et l'assurance
D'éternels jours!

(1) *'Chand d'habits* de Catulle Mendès et G. Pierné, *L'Enfant prodigue,* de A. Wormser et aussi *Le Rêve de Sancho,* dans la Comédie lyrique de E. Jaques-Dalcroze, et *La légende de l'or,* dans *Messidor,* d'A. Bruneau.

L'auteur s'excusait en faveur de la difficulté d'adapter des paroles à un air peu chantant; c'était la vérité. Telle quelle, le cher professeur s'en contenta et fut même très touché.

Cette soirée fut remarquablement très intéressante par l'esprit d'union des cœurs qui y régna d'un bout à l'autre; on porta beaucoup de toasts, on fit d'excellente musique. Le professeur Adler tint le piano et joua plusieurs morceaux; le héros de la fête ensuite, se leva, voulut parler, s'arrêta tout court : « Je ne peux pas vous dire, je préfère vous jouer ce que je sens de bonheur! » et, prenant la place d'Adler, et sans s'inquiéter de la différence de toucher entre celui de l'habile pianiste et le sien, remercia l'assemblée à sa manière et de la bonne! Rien de plus doux, de plus touchant, de plus profond! C'était le langage de l'âme émue, qui laissa à tous les assistants un souvenir inoubliable. On se quitta très heureux ce soir-là, chacun emportant le souvenir d'un beau moment dans sa vie.

Le côté positif ne fut pas oublié : outre une belle pièce d'argenterie, une jolie somme assez rondelette offerte par une de ses anciennes bonnes élèves, montra à Wehrstedt combien on s'inquiétait de son confort.

Les lignes qui précèdent nous ont été communiquées par une dame, ancienne élève et grande admiratrice de l'excellent Wehrstedt. Nous l'en remercions sincèrement. Pour compléter ce récit, nous reproduisons l'intéressant article qui parut à la suite de la fête en l'honneur de Wehrstedt, dans le *Journal de Genève* du 21 avril 1867 :

« Samedi dernier la salle du Casino où se réunit chaque dimanche la Société de chant sacré s'était transformée en une salle de banquet brillamment illuminée et ornée de draperies aux couleurs nationales, de festons de verdure et de trophées artistiques. Il s'agissait de célébrer le 40me anniversaire de la fondation de la Société; aussi presque tous les membres, actifs et honoraires, anciens et nouveaux, au nombre d'une centaine, s'étaient-ils empressés d'accourir à cette fête de famille. M. Wehrstedt en qui s'incarne la Société, puisque c'est lui qui l'a fondée et constamment dirigée depuis sa fondation, fut salué à son entrée dans la salle